



EMMANUELLE LAMBERT

APPARITIONS DE
JEAN GENET

récit

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Du même auteur

Mon grand écrivain, récit,
Les Impressions Nouvelles, 2009

Un peu de vie dans la mienne, roman,
Les Impressions Nouvelles, 2011

La tête haute, roman,
Les Impressions Nouvelles, 2013

La désertion, roman,
Stock, 2018

Emmanuelle Lambert

**APPARITIONS DE
JEAN GENET**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Illustration de couverture : Gilles Sebhan, *Portrait de Jean Genet* (2014)

© Gilles Sebhan

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2018

www.lesimpressionsnouvelles.com

info@lesimpressionsnouvelles.com

1. La boule	7
2. La commande	15
3. Les moutons noirs	23
4. Inadapté du réel	33
5. La marguerite et les bracelets	39
6. Les flics et les militaires	45
7. L'homme public	53
8. Renseignements pris	61
9. Très élégante	69
10. Son sexe	75
11. La lotte pourrie	81
12. Dos à la France	89
13. Le portrait déchiré	97
14. Merci pour la désertion	105

1. La boule

Il a un nom de fleur. Alors, je ne le connais pas. On ne m'en a pas parlé à l'école, dans la banlieue où je vivais enfant.

Maintenant j'ai vingt ans, je suis à Paris, je lis *Les Bonnes* et au moment de fermer le livre une boule m'occupe le ventre. Elle roule à l'intérieur où elle s'installe pour de bon, pour longtemps, pour toujours. Je ne sais rien de lui, pas même qu'il était homosexuel, vous rendez-vous compte ? Genet, qui disait n'avoir « jamais traversé une femme », et dont tous les romans sont peuplés de tantes, de folles, de pédés.

C'était un hasard. La couverture de l'édition de poche, la moins chère, m'avait intriguée, laide et, dans sa laideur, agressive. Ce dernier mot convient aussi pour un texte qui vous empoigne et vous retourne comme un gant.

Deux sœurs, Solange et Claire, vivent chez leur patronne, Madame. Elles sont fascinées par sa beauté, par ses vêtements. Elles veulent la tuer parce qu'elles l'aiment, elles s'aiment car elles sont tout l'une pour l'autre, parce qu'elles n'ont rien pour elles à part l'autre. Elles échouent, Claire se suicide et atteint enfin la grandeur.

Une fois qu'on a résumé la pièce, on n'en a rien dit. Il serait plus juste de la réciter, d'en énoncer chaque réplique fondue dans le métal précieux d'une langue hal-lucinée, et de la laisser faire.

Je ne saurais dire pourquoi j'en ai été, dès la première lecture, vidée de l'intérieur, pourquoi je n'ai jamais oublié « le rôl silencieux de l'évier », ni « j'y retrouve mes gants, et l'odeur de mes dents ». Immédiatement, j'ai décidé de lire tout Genet. Cet enthousiasme fut accueilli par un silence d'embarras.

À cette époque, dans les années quatre-vingt-dix, sa réputation de pornographe homosexuel dérangeait encore et son engagement politique choquait – il choque davantage aujourd'hui. Tout cela je l'ignorais, occupée à lire et à relire sans comprendre comment cette langue parvenait à remuer, au plus profond. (Souvenir : un jour une amie qui, voyant l'un de « ses » écrivains attablé seul au fond d'un restaurant, passa toute la soirée à chercher le courage de l'aborder. Lorsqu'enfin elle y parvint, elle se planta devant lui pour lui dire : « Votre langue me touche. » Et rougit dans la foulée, comprenant ce qu'elle énonçait au moment même où cela sortait de sa bouche, malgré elle. Ne riez pas, s'il vous plaît, de ces formulations spontanées.)

Ma mère trouvait cet emballement très étrange, mes professeurs me le déconseillaient. L'Université était formelle : Genet, pas rentable pour la carrière.

Depuis je n'ai cessé de le lire et l'ai étudié, non sous toutes les coutures, mais enfin sous beaucoup d'entre

elles, et souvent avec difficulté. On n'aborde pas un tel auteur, aimanté par le mal et le pouvoir, sans y laisser un peu d'énergie.

La boule est revenue vingt ans plus tard, quand un grand musée m'a demandé de concevoir une exposition sur lui. J'allais boucler la boucle. J'avais maintenant, en plus d'une biographie, un passé ; il avait été curieusement épaissi par cette lecture incessante et malaisée.

Signe qu'il y avait eu quelque progrès au fil du temps, je savais désormais ce que la boule venait faire là. Les variations des récits familiaux, et avec elles les secrets qu'elles dissimulaient imparfaitement, avaient fini par être nouées ensemble jusqu'à former, à défaut d'une cohérence, un paysage lisible. Une histoire, en somme, qui se superposait aux lignes de violence et de tremblements de son œuvre et disait, avec toute la mollesse des chagrins d'affection, la banalité des lignées d'enfants laissés pour compte et malheureux.

Au plus proche il y avait eu ma grand-mère maternelle, que j'ai follement aimée, à l'exacte mesure de l'amour qu'elle et ma mère m'avaient donné. Petite fille orpheline de mère dans l'Algérie du début du siècle passé, abandonnée par son père et devenue l'esclave d'un ami de la famille, elle se nourrissait des restes du chien, et, lorsqu'elle avait fait quelque bêtise, on lui tirait dessus au fusil. Ce rebut enfantin et tenace avait fini par s'enfuir en métropole où elle avait épousé un bourgeois lettré, elle qui n'avait reçu aucune instruction. Toute sa vie ma mère s'épuisera en tentant de réparer cette enfance martyre,